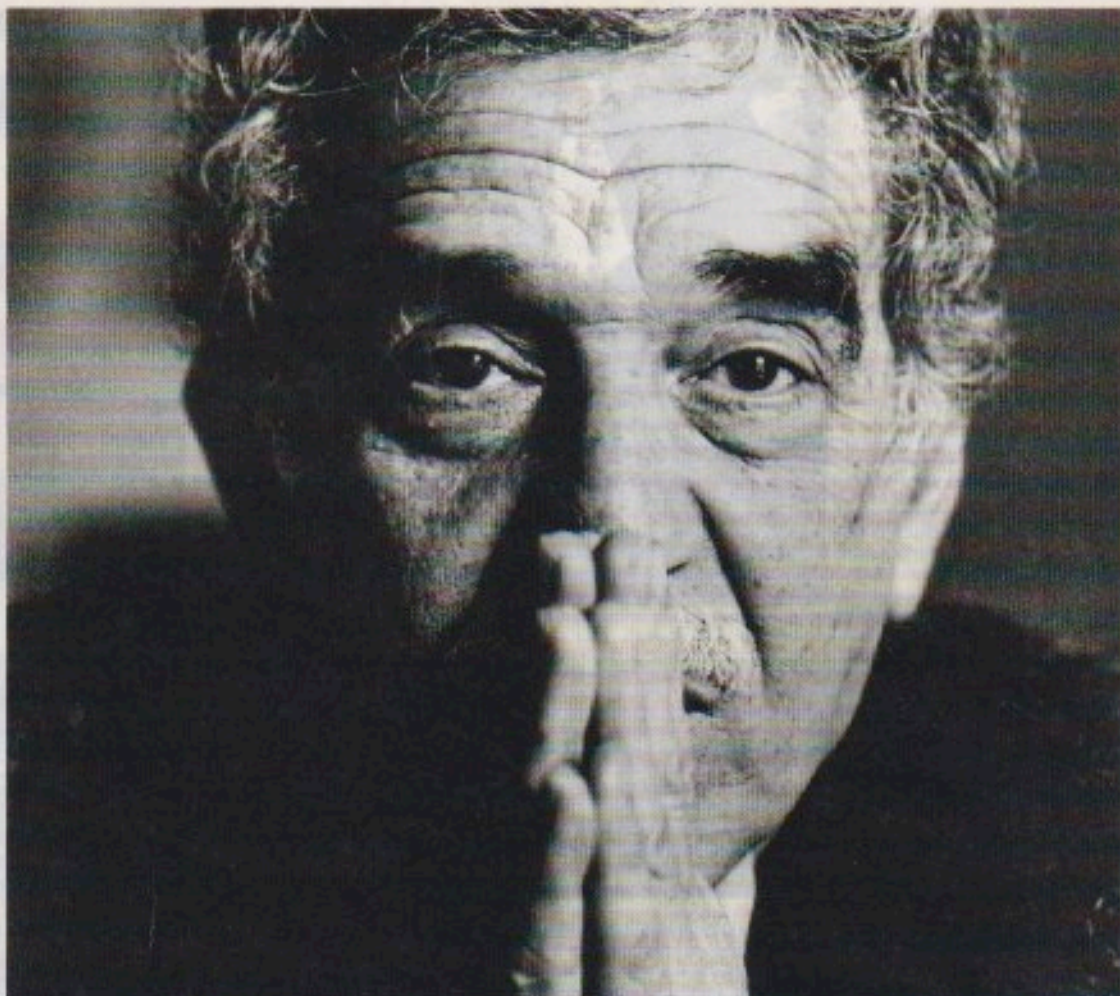


« C'EST L'HISTOIRE D'UN HOMME QUI A TOUT SIMPLEMENT RÉUSSI À FAIRE TOUT CE QU'IL VOULAIT TOUT AU LONG DE SA VIE. »
GERALD MARTIN, À PROPOS DE L'AUTEUR DE « CENT ANS DE SOLITUDE »



Garcia Marquez ou l'art du grand écart

L'écrivain a sa biographie. Castro et Vargas Llosa témoignent.

PAR CLAUDE ARNAUD

Il est difficile d'imaginer la gloire dont Gabriel Garcia Marquez jouit en Amérique latine. Chez nous, les écrivains ont délaissé la grande histoire pour ne plus « gérer » que leur intimité; ils se sont pour ainsi dire privatisés, eux aussi; à la tête d'une œuvre touchant au mythe, l'auteur de « Cent ans de solitude » bénéficie là-bas d'une influence digne d'un Hugo ou d'un Tolstoï. A peine entre-t-il dans un magasin qu'on le harcèle; son anniversaire est fêté par tous les journaux; Uribe ou Obama ne peuvent parler sans qu'on lui demande son

avis; attendu par tous, forcément décevant...

C'est un des grands mérites de la biographie de Gerald Martin (dix-huit ans de travail): on sent physiquement le poids d'une telle gloire, conquise grâce à une volonté sans faille. L'homme qui faillit abandonner la littérature à la trentaine (il menait une vie de quasi-clochard à Paris) était devenu deux décennies plus tard le pire ennemi des forêts d'Amazonie – les 2 millions d'exemplaires de « Chronique d'une mort annoncée » furent diffusés par quarante-cinq Boeing 727. Un auteur riche et fêté, aux romans tendus comme des poings, mais aussi un homme d'Etat virtuel participant à des sommets internationaux, s'alliant ici au roi du ciment mexicain pour financer une école de journalisme, s'interposant entre gouvernants et guérillas pour obtenir la libération d'un otage colombien ou d'un détenu cubain: le grand écart permanent.

Tout le destin de l'Amérique latine s'inscrit en filigrane d'une telle vie: archaïsmes sociaux, machisme atavique, goûts croisés pour le *golpe* et la guérilla, autre héritage hispanique. « Plus mûrs pour le populisme que pour la révolution », dit Martin, les Sud-Américains ont une marge étroite, entre les intrigues de l'hyperpuissance yankee et la révérence au caudillo castriste, qui

Prêt à tout. Il défend d'autant plus Castro qu'il ne croit pas à grand-chose, hormis les hommes d'exception.